

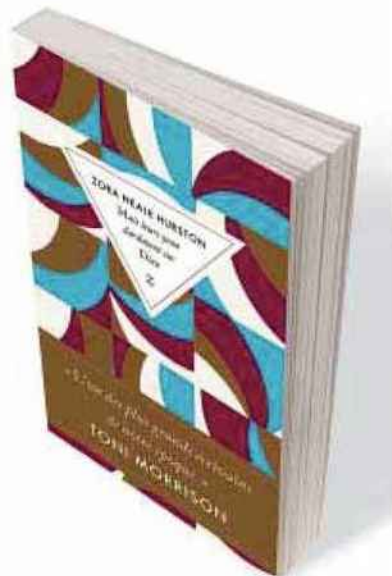


Sélection

Zora Neale Hurston, une pionnière afro-américaine

Née d'un viol, élevée par sa grand-mère autrefois esclave, la belle et intrépide Janie Mae Crawford brûle de connaître l'amour et la liberté. « *Moi ce que je veux c'est utiliser tout mon moi-même* » ; « *Moi j'ai eu fini de vivre dans la manière de grandmaa* », déclare-t-elle. Plutôt que de croupir aux côtés du vieux Logan ou de l'ambitieux Joe Starks, son second époux si prompt à lui rabattre le caquet, elle s'éprend d'un jeunot très noir et sans le sou, puis le suit dans les Everglades, où s'épanouissent les champs de haricots... et la ségrégation. Ainsi va la Floride au début du XX^e siècle. Publié aux Etats-Unis en 1937, ce roman, monument littéraire de Zora Neale Hurston (1891-1960), est d'un féminisme révolutionnaire. L'écrivaine, qui fut anthropologue et membre de la Renaissance de Harlem, saisit les contradictions du rêve américain dans une prose d'une richesse affolante. En mars 2019 paraîtra chez JC Lattès la traduction de *Barracoon*, récit inédit basé sur les entretiens d'Hurston avec le dernier survivant de la traite atlantique. ■ GLADYS MARIVAT

Mais leurs yeux dardaient sur Dieu (*Their Eyes Were Watching God*), de Zora Neale Hurston, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Sika Fakambi, *Zulma*, 320 p., 22,50 €.





Critiques | Littérature

Le premier roman de l'écrivaine malaise entremêle critique sociale, épopée et fantastique

Shih-Li Kow, magicienne du désastre

GLADYS MARIVAT

Il règne une étrange tranquillité à Lubok Sayong. Pourtant, des trombes d'eau déferlent sur ce village, au nord de Kuala Lumpur, en Malaisie. On imagine que les enfants, sortis pour regarder l'éclipse, ont peur. Que les parents sont pris de panique à l'idée de voir les deux rivières et les trois lacs voisins déborder et ensevelir leurs maisons. Mais ce n'est pas ce qui inspire Auyong, vieux directeur de la conserverie de litchis et l'un des narrateurs de ce magnifique premier roman.

Observant la catastrophe, ce pêcheur zélé raconte des histoires. Que le lac de la Quatrième Epouse est né du sang d'une jeune femme suicidée du haut d'une colline pour échapper à son affreux mari; que, au plus fort des inondations, sa truculente amie, Beevi, a libéré son poisson bizarre et que, ensuite, une sorte de monstre du Loch Ness a semé la terreur parmi les touristes; que les coupures de courant ont privé les couples de *telenovelas* et provoqué neuf mois plus tard un pic de naissan-

ces; enfin, Auyong relate l'arrivée des «*créatures du déluge*», des politiciens en campagne promettant de l'aide aux sinistrés en s'assurant bien de la présence des caméras.

Dès l'abord du roman, le regard de Shih-Li Kow ravit. L'écrivaine malaise voit la magie dans le désastre. Le cocasse dans l'agitation frénétique des gens de la ville. Toujours, elle décrit avec une immense tendresse les manies, les lubies, la patience et les trouvailles des locaux. «*Chez nous, la légende est servie comme les nasi lemak bungkus* [une spécialité malaise servie au petit

Auyong relate l'arrivée des «*créatures du déluge*», des politiciens en campagne promettant de l'aide aux sinistrés en s'assurant de la présence des caméras

déjeuner]: *réchauffée, à peine garnie, et en portion bien trop chiche pour satisfaire l'appétit et l'imagination*», explique Auyong. Pour y remédier, les habitants de Lubok Sayong ont développé l'art de l'emphase, troublant la frontière entre faits divers et folklore. Beevi l'affirme: seule une «*histoire inconceva-*

ble» fait signe et sens, et vaut la peine d'être transmise. D'ailleurs, dans sa vie même, réel et imaginaire se confondent. La demeure de son père comporte quatre tourelles pour chacune de ses femmes. Et le destin tragique de l'une d'elles rappelle étrangement celui de la quatrième épouse du lac.

Il y a chez Shih-Li Kow un goût pour le grotesque et le pittoresque qui évoque l'Américaine Flannery O'Connor (1925-1964). L'écrivaine de langue anglaise, née dans la communauté chinoise de

Kuala Lumpur, manie avec talent la chronique locale, l'épopée, la critique sociale, les légendes urbaines et même l'épouvante, quand le fantôme d'un enfant hante le jardin de Beevi. Si l'auteure nous fait rire, c'est pour mieux nous interroger sur ce que nous admettons comme plausible ou normal. «*Quand je vous*



parle de Lubok Sayong, selon votre point de vue sur la marche du monde, vous ne croirez que ce que vous avez envie de croire », remarque Mary Anne.

Elevée dans un orphelinat chrétien où tout le monde s'appelle Mary quelque chose, la deuxième narratrice du roman se retrouve hébergée par Beevi, à la suite d'un improbable accident. L'adolescente est persuadée que les histoires sont dans la vie, et non dans les livres. Alors, elle observe. Sa peau très blanche qui suscite l'admiration. Le départ de son amie Mary Beth pour une manifestation contre le

pouvoir, violemment réprimée. Le gouvernement, enfin, qui implante un camp de redressement pour « lady boys » à Lubok Sayong. Mais ce camp, c'est l'histoire de trop. La révolte gronde. Elle débouchera bientôt sur une splendide Gay Pride.

Partant du local, Shih-Li Kow propose un portrait pétillant et critique de la Malaisie d'aujourd'hui. Son roman prend le tour d'une fable dont la morale subtile se révèle à travers la succession d'épilogues qui clôt l'intrigue. Dans l'un d'eux, « l'honorable ministre » revient dans son village natal pour un

meeting. En fait d'électeurs, des bestioles vertes l'accueillent. Les nuées d'insectes lui collent à la peau, tapissent les rues où personne ne l'attend. Beevi aurait trouvé cette malédiction logique. Une manière de dire que la nature devrait toujours l'emporter sur la vanité des hommes. Et *La Somme de nos folies* sur les bassesses des politiques. ■

LA SOMME DE NOS FOLIES
(The Sum of Our Follies),
de Shih-Li Kow,
traduit de l'anglais (Malaisie)
par Frédéric Grellier,
Zulma, 384 p., 21,50 €.



KEVIN CLOGSTOUN/GETTY IMAGES/LONELY PLANET IMAGE



Comédie du livre

Le sort d'un insoumis

C'est dans un pays sans nom que nous emmène Yahia Belaskri. Une terre de hauts plateaux et de déserts, léchée par la mer. Une terre de batailles et de résistance, autrefois foulée par Augustin d'Hippone, Kahina et Abd el-Kader. Amray, le narrateur, y est né au siècle dernier et n'a connu que la guerre. Il y a la première et la seconde, qui ont cassé son père. Il y a celle qui a poussé ses amis d'enfance à partir – Shlomo, le fils du rabbin, Paco et son premier amour, Octavia, qu'il surnommait « *ma joie* », devenus d'un coup des étrangers. Enfin, il y a cette drôle de guerre d'usure, cette folie meurtrière menée par « *les gardiens de l'Unique* » qui persécutent ceux qui se livrent à l'activité dangereuse de penser.

Depuis son premier roman, *Le Bus dans la ville* (Vents d'ailleurs, 2012), l'écrivain, né à Oran en 1952, donne vie et voix aux figures oubliées et aux petites vies balayées par l'histoire qui sont le cœur battant de son Algérie. Dans *Le Livre d'Amray*, il décrit avec sensibilité le parcours d'un jeune rebelle, poète dès l'adolescence, grand

lecteur de Tércence, Tchicaya U Tam'si, Jean Sénac ou Rumi, et convaincu de son droit à aimer, douter et trahir.

Alors qu'il s'insurge contre le système du parti unique en vigueur dans son pays, la violence de la répression le rattrape. « *J'ai 20 ans, et c'est une abrasion, incommensurable. Comme une chute sans fin. Jeune et déjà vaincu* », dit-il. Ce roman est le plus beau livre de Yahia Belaskri, une ode à la liberté et au pouvoir immense de la parole. ■ GLADYS MARIVAT



Le Livre d'Amray, de Yahia Belaskri,
Zulma, 144 p., 16,50 €.



Et le peuple de Jamaïque prit son envol

Kei Miller donne voix aux sans-grade pour sonder l'histoire de l'île des Caraïbes

GLADYS MARIVAT

Kei Miller écrit toujours là où se rencontrent la Jamaïque – où il est né en 1978 – et le Royaume-Uni, où il vit. Sondant l'histoire violente de l'ancienne colonie britannique, il donne la parole à ceux que l'on n'entend jamais. Le peuple, les pauvres, les fous. Dans *L'Authentique Pearlina Portious* (Zulma, 2016), son premier roman publié en France, il suivait les mésaventures d'une prophétesse jamaïcaine envoyée en hôpital psychiatrique dès son arrivée en Angleterre. Dans *By the Rivers of Babylon*, il met au jour le destin d'Alexander Bedward (1848-1930), un prédicateur jamaïcain qui voulait relever un peuple humilié et que les Britanniques ont jeté, lui aussi, à l'asile.

A l'époque, la presse avait fait de cet homme un mauvais clown. C'était en 1920. Bedward, qui était proche du panafricanisme de Marcus Garvey (1887-1940, tenu pour un prophète par les adeptes du mouvement rastafari), avait annoncé à ses fidèles qu'ils pourraient s'envoler vers l'Afrique depuis le sommet d'un arbre à pain. Montrant l'exemple devant des milliers de Jamaïcains rassemblés pour assister à son envol, Bedward était tombé et s'était cassé une jambe. Déclaré fou par l'administration coloniale, il devait mourir dans un asile dix ans plus tard.

Or, cette « histoire, telle qu'elle est consignée et telle qu'on la murmure encore, n'est qu'une version de l'histoire », déclare le narrateur anonyme de *By the Rivers of Babylon*. « Conscience sans enveloppe corporelle », ce dernier survole Augustown, un quartier pauvre de la capitale, Kingston. C'est là que vit Ma Taffy. Pour cette mamie très respectée, l'histoire de Bedward n'est pas « l'histoire d'un fou qui se met à croire qu'il peut voler comme ça. (...) C'est juste une histoire comme plein d'autres dans cette foutue île de Jamaïque – juste un homme qui lutte et que ce maudit pays a

décidé de mettre à terre ».

Souvenirs d'humiliations

A terre, là où se trouvent la plupart des personnages du roman. Un chef de gang, une prostituée, une jeune mère célibataire... Tous sont mis en échec par « Babylone », c'est-à-dire par la police et, plus largement, par le système qui maintient les inégalités sociales en Jamaïque. Le roman s'ouvre sur le 11 août 1982, lorsque Ma Taffy voit Kaia, son petit-fils, rentrer de l'école en pleurs. L'instituteur a coupé les dreadlocks de l'enfant, un véritable crime chez les rastafaris. Un crime qui, elle en est sûre, va provoquer l'« auto-clapse » – un mot qui, en dialecte jamaïcain, signifie « le désastre imminent, la calamité ». Avant la fin de la journée, en effet, tout s'effondrera, tandis que Kei Miller orchestre sous nos yeux sa tragédie.

Car ce qui est arrivé à Kaia réveille des souvenirs d'humiliations à Augustown, celle de Bedward et de bien d'autres. Les anciens se mettent à raconter « des histoires qui n'ont jamais été couchées sur le papier et qui survivent dans les coins les plus reculés de la mémoire des gens », tandis que les rastas descendent de leurs collines vers l'école en criant : « Feu ! Feu ! » Bien sûr, ce n'est pas qu'une affaire de cheveux ou de religion. « Pour se tenir droit, les hommes ont besoin de croire en quelque chose », observe Ma Taffy, et « Babylone fera tout ce qui est en son pouvoir pour trouver de quoi il s'agit et te l'arracher ». Tel un chœur grec, le chant des rastas nous révèle ce « quelque chose » : l'âme du peuple jamaïcain. C'est là tout l'art de Kei Miller. Savant dosage d'histoire et de poésie, son roman est un air qui emporte et dont les paroles dessillent le regard. ■

BY THE RIVERS OF BABYLON
(Augustown),
de Kei Miller,
traduit de l'anglais (Jamaïque)
par Nathalie Carré,
Zulma, 304 p., 20,50 €.



Littérature | Critiques

SANS OUBLIER

Haïti, avis de tempête

Plus d'un demi-siècle après la mort de Jacques Stephen Alexis (1922-1961), père de la littérature haïtienne et opposant communiste assassiné par le régime Duvalier, paraît *L'Etoile absinthe*, suite inachevée, baroque et dense, à *L'Espèce d'un cillement* (Gallimard, 1959), chef-d'œuvre de l'écrivain réaliste magique, porté par La Nina Estrellita, prostituée à Port-au-Prince et amoureuse à mort du militant El Caucho. Ici, l'héroïne a abandonné son métier et repris son véritable nom, Eglantine. Elle a mis toutes ses économies dans un commerce de sel. Alors qu'elle prend la mer pour aller chercher une cargaison, le ciel au-dessus d'Haïti accomplit la menace en suspens depuis les premières pages (« *Le soleil de la Caraïbe est un oiseau infrarouge, un grand oiseau miraculeux qui fait le cirque au milieu du ciel, se corne lentement, puis s'abat, furieux, torride, pluie de plumes et d'éclairs.* »). Déluge d'images au pouvoir d'évocation intense. Toute la vie foisonne et vibre quand les éléments font écho au combat intérieur de la jeune femme, en lutte pour s'inventer un destin. On n'en dira guère plus car la fin inachevée apporte déjà son lot de frustrations... et, heureusement, de désir.

Ce roman est une superbe invitation à (re)lire l'écrivain qui se disait « *l'enfant de l'avenir* ». ■

GLADYS MARIVAT
► *L'Etoile absinthe*,
de Jacques Stephen
Alexis,

Zulma, 160 p., 17,50 €.



Le Monde Afrique

Entretien

« Sans l'humour, je ne pourrais pas écrire sur le conflit du Darfour »

Propos recueillis par Gladys Marivat (collaboratrice du Monde des livres)

LE MONDE Le 30.09.2016



« Il est plus facile de faire passer un chameau par le chas d'une aiguille que de faire entrer un janjawid au royaume de Dieu. » La mise en exergue de la célèbre maxime de Jésus qu'Abdelaziz Baraka Sakin emprunte aux Evangiles et détourne avec malice donne le ton du *Messie du Darfour*, septième roman de l'écrivain soudanais et son premier traduit en français.

Ce roman épique, à la fois drôle et violent, nous plonge au cœur du conflit du Darfour, qui, depuis 2003, a fait plus de 300 000 morts ainsi que des millions de réfugiés et de déplacés dans cette région de l'ouest du Soudan. D'un bout à l'autre de ce chaos sanglant, une figure sombre, Abderahman, une femme au nom d'homme qui veut se venger des miliciens, les *janjawid*, en tuant au moins dix, et une figure lumineuse, un messie d'un genre nouveau qui veut aider les hommes à croire en leur pouvoir. Né au Soudan en 1963, Abdelaziz Baraka Sakin, dont les racines sont au Darfour et au Tchad, est l'écrivain le plus lu dans son pays.

Ecrits en langue arabe, ses livres abordent la dictature et la guerre civile au Soudan. Ils ont suscité la colère de Khartoum qui les a fait détruire et interdire en 2009 quand l'auteur a reçu le prix Tayeb Salih. Depuis, l'écrivain vit en Autriche, où il a obtenu l'asile politique.

« Le Messie du Darfour » a une forme très particulière. A partir d'une intrigue principale, vous déroulez plusieurs récits : l'enfance d'Abderahman, victime de la violence des « janjawid », tante Kharifiyya qui l'a recueillie enfant, les origines d'Ibrahim Khidir, soldat enrôlé de force dans l'armée soudanaise... Pourquoi avoir choisi cette construction ?

Abdelaziz Baraka Sakin Je m'intéresse beaucoup à la forme, car je considère que le roman n'est pas l'art de l'histoire, mais l'art de construire une histoire. Je suis très influencé par les contes populaires soudanais. Au Soudan, dans les familles, les femmes racontent des histoires avant d'aller dormir. Et donc, dans mes livres, je pars toujours d'un fil conducteur auquel j'accroche progressivement d'autres histoires. Je m'inspire aussi beaucoup du cinéma, car j'essaie d'exposer des scènes plutôt que d'écrire sur des thèmes.

Il y a un contraste dans votre roman entre scènes de guerre et scènes de la vie quotidienne au Darfour.

Pour moi, la violence au Darfour est un élément nouveau. Le Darfour que j'ai connu est le pays de l'hospitalité et de la gentillesse. Je voulais souligner le contraste entre deux mondes très différents. En premier plan, la guerre et, en arrière-plan, ce qui est là depuis toujours : la beauté des paysages et cette montagne, le djebel Marra.

Dans *Le Messie du Darfour*, les femmes sont les premières à se battre...

Enfant, j'étais très attaché à ma mère. Pour moi, elle constituait le monde entier. Mon père est mort quand j'étais jeune et j'ai vu ma mère accomplir des tâches que même les pères ne faisaient pas seuls. Avant que les islamistes ne prennent le pouvoir au Soudan, les femmes étaient libres dans leur manière de vivre, de penser, de s'habiller. A cause de la guerre civile, les femmes ont toujours été chefs de famille parce que les maris étaient au front. Aujourd'hui, alors qu'il y a toute une série de lois édictées par les islamistes au pouvoir qui vont à l'encontre de leur liberté, les femmes continuent à se battre contre le gouvernement. Bien plus que les hommes.

Votre roman peut se lire comme une histoire de la violence au Darfour dans laquelle les « janjawid » ont le premier rôle...

Si un jour, vous rencontrez un *janjawid*, vous comprendrez pourquoi je les décris ainsi. Ce ne sont pas des êtres humains. Ce sont des professionnels du crime. Ils sont analphabètes, n'ont pas de religion et ne savent pas apprécier la poésie. Ils ont été conçus pour tuer. Les *janjawid* sont des mercenaires qui viennent essentiellement des pays voisins. Ils ont été chassés de leur propre terre. Le gouvernement soudanais les a acceptés au Darfour, à condition qu'ils prennent par la force la terre qu'ils souhaitaient occuper. Bien sûr, d'autres personnes y vivaient. Ils ont poussé 90 % des peuples du Darfour à fuir vers les villes ou vers des camps au Soudan ou au Tchad. C'est une épuration ethnique.

Vous n'hésitez pas à vous moquer des « janjawid » dans votre livre...

Quand un sujet est triste, je préfère en parler de manière détournée. Sans l'humour, je ne pourrais pas écrire sur le conflit du Darfour.

Qui est le messie du Darfour ?

Il est la combinaison entre Jésus – selon la tradition musulmane et chrétienne – et Bouddha. Ainsi, il porte le message d'amour et le message du retour vers soi-même. Le bouddhisme m'intéresse parce que c'est une spiritualité : Bouddha n'est pas un prophète mais un professeur. Le messie est une première étape, mais ce n'est pas la solution. La seule solution est politique. Il faut chasser les islamistes du pouvoir. Les Frères musulmans sont arrivés par un coup d'Etat. Il faut les faire partir par des élections démocratiques. Ensuite, il faudra la liberté pour tous. Les Soudanais doivent pouvoir être musulmans, chrétiens... ou bouddhistes.

Vous avez toujours été très critique à l'égard du régime soudanais. Vous ne craignez pas les représailles ?

Je ne suis pas un héros et je ne cherche pas à mourir en martyr. Je suis très pacifique, mais ce pacifisme est l'arme dont le gouvernement a le plus peur. C'est mon arme. Je ne demande à personne de faire comme moi. Je n'ai jamais cherché à être en conflit direct avec Khartoum. J'ai toujours vécu à la campagne, très loin des autorités. C'était ma manière à moi de leur échapper.

Pensez-vous retourner un jour au Soudan ?

Le problème, c'est la censure. On peut continuer à écrire au Soudan à condition de ne pas écrire sur ce qui se passe vraiment. Soit on écrit des histoires d'amour, soit on écrit de manière symbolique, ou mieux, on écrit pour le gouvernement. Le pire, c'est que la censure est exercée par des écrivains qui travaillent pour le régime. Il y a chez eux un mélange d'opinions politiques et d'amertume d'auteurs ratés qui vont se venger en attaquant d'autres écrivains. Etre écrivain au Soudan, c'est se taire ou bien travailler pour le gouvernement.

Le Messie du Darfour, d'Abdelaziz Baraka Sakin, traduit de l'arabe (Soudan) par Xavier Luffin, éd. Zulma, 208 pages, 18 euros.



... à la « une »

Dans l'imaginaire des Haïtiens et de René Depestre

CELA FAISAIT près de trente ans, depuis *Hadriana dans tous mes rêves* (Gallimard, 1988, prix Renaudot), que René Depestre n'avait pas publié de roman. A 89 ans, le poète haïtien revient avec *Popa Singer*, livre caustique et plein d'humour. Autobiographique – il met en scène le retour au pays de Richard Denizan, double de l'auteur, au début de l'ère Duvalier, en 1957 –, le roman se lit aussi comme un hommage au vaudou et à la mère de Depestre.

« Popa Singer » est le surnom de cette femme, une veuve qui a élevé ses enfants et envoyé son fils à

l'école grâce à sa machine à coudre Singer. Acheté à un négociant allemand qui utilise le pseudo d'Hugo von Hofmanstahl, l'objet fut pour elle plus qu'un gagne-pain : il était habité par un *loa*, un esprit vaudou qui l'aïda à résister à la dictature raciste de Duvalier.

Dès son retour en Haïti, Richard Denizan est contraint de choisir entre les courbettes et la machette. Il s'entête, et la violence des « tontons macoutes », tristement célèbre milice de Duvalier, s'abat sur sa bibliothèque lors d'une scène d'une formidable bouffonnerie, avant d'atteindre ses pro-

ches. Heureusement, le *loa* maternel veille sur lui. Dans une note finale, l'écrivain explique que *Popa Singer* dormait dans un carton, après le refus d'un éditeur. Il manquait, selon lui, le mode d'emploi, qui complète à présent le roman, pour décoder « *l'imaginaire composite des Haïtiens* ». Cet imaginaire où se rencontrent le surnaturel, l'histoire et la géographie d'un pays et d'un peuple, et qui toujours nous emporte. ■ GL. M.

POPA SINGER,
de René Depestre,
***Zulma*, 160 p., 16, 50 €.**

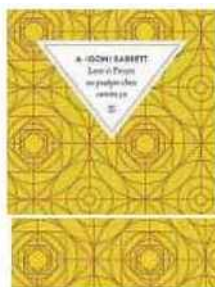


Critiques Littérature

Sans oublier

Empathie pour Lagos

Bouillonnante mégapole de 16 millions d'habitants et important port africain, Lagos décidément n'en a pas fini d'inspirer les écrivains nigériens. De Sefi Atta à Chimamanda Ngozi Adichie, cette « ville-livre » s'est imposée comme l'un des plus passionnants projets urbains et littéraires *in progress*. Un projet auquel le jeune A. Igoni Barrett – né à Port Harcourt en 1979 – apporte ici sa stimulante contribution avec ce recueil de nouvelles unanimement loué par la critique anglo-saxonne. Dix ans après un premier recueil, *From Caves of Rotten Teeth* (« Des grottes de dents pourries », non traduit), Barrett confirme le talent qui l'avait fait remarquer et lui avait déjà valu à l'époque de remporter le concours de nouvelles du BBC World Service. Loin de la foule déchaînée mais toujours plein d'amour et d'empathie pour ses personnages, le jeune écrivain capture la solitude d'une mère coupable, le jeu troublant d'un adolescent qui attise sur Internet les frustrations sexuelles d'hommes solitaires ou encore la fidélité d'un fils parcourant dangereusement la nuit survoltée de Lagos à la recherche de la bouteille qui apaisera une mère alcoolique. Servie par une écriture nerveuse et moderne, cette peinture délicate de tragédies intimes évoque Raymond Carver aussi bien qu'Alice



Munro. ■
GLADYS MARIVAT
► **Love Is Power,
ou quelque chose
comme ça** (*Love Is
Power, or Something
Like That*) d'A. Igoni
Barrett, traduit de
l'anglais (Nigeria) par
Sika Fakambi, *Zulma*,
352 p., 22 €.



Histoire d'un livre

Fragilité de toute vie



QUAND *La Divine Chanson* s'ouvre, Sammy Kamau-Williams, personnage qui ressemble à s'y méprendre au

poète et chanteur afro-américain Gil Scott-Heron (1949-2011), est déjà mort. A côté de son corps, Paris, un chat extrêmement bavard. L'animal nous dira tout de son maître. De sa vocation précoce née dans le Tennessee aux concerts à guichets fermés au New Morning, à Paris, des poèmes écrits dans la précarité new-yorkaise au blues magique des premiers disques, de la drogue à la prison. En conteur-derviche tourneur, Paris se libère de la chro-

nologie, brisant ainsi la causalité apparente d'une chute courue d'avance, pour mieux souligner la fragilité de toute vie.

Plutôt que de jouer sur de mauvais airs de rap la partition écoulée du génie de la *black music* qui se brûle les ailes, Abdourahman A. Waberi éclaire la trajectoire de l'artiste avec d'autres lumières : le soufisme, les esprits du Brésil, la traversée depuis l'Afrique. Et s'il bascule parfois entièrement dans un de ces mondes, au risque de perdre au passage son lecteur, c'est seulement le temps de s'accorder au diapason d'un homme qui n'a pas fini de nous inspirer. ■ G. M.

LA DIVINE CHANSON,
d'Abdourahman A. Waberi,
Zulma, 240 p. 18,50 €.

6 Histoire d'un livre

Le Monde
Vendredi 10 avril 2015

Le chat du rappeur

Abdourahman A. Waberi cherchait comment romancer la vie de Gil Scott-Heron, poète et musicien américain, précurseur du rap. Le félin de celui-ci lui a soufflé la réponse

GLADYS MARIVAT

Comme le chat, animal central dans ce roman, *La Divine Chanson*, d'Abdourahman A. Waberi, a eu plusieurs vies. Au tout début, il y eut, pour l'écrivain, l'envie d'écrire un article sur le site Slate.fr, où il tient une chronique sur l'Afrique, en hommage à Gil Scott-Heron, chanteur et poète afro-américain, mort en mai 2011. « Cet artiste m'a accompagné toute ma jeunesse, dit-il, de passage à Paris, au « Monde des livres ». J'ai réécouté ses disques, Small Talk at 125th and Lennox, I'm New Here et, ce qui m'a impressionné, c'est sa manière d'être à chaque fois précurseur. Il fait du

rap dès 1970 et, quand on le dit visionnaire, il dit qu'il n'a rien inventé, qu'il faut remercier les griots. Il courait littéralement devant tout le monde, mais il n'en a jamais tiré profit. En 1978, sa chanson *Angel Dust* prédit les ravages de la drogue sur les Afro-Américains. Et dans la décennie suivante, à 40 ans, il plonge dedans. »

Très vite, Abdourahman A. Waberi se sent à l'étroit dans son article. Et bascule dans la fiction. Chez l'écrivain, natif de Djibouti, le destin du chanteur fait écho à une passion pour le monde noir, de l'Afrique au Brésil, d'Haïti au sud des États-Unis. Et si cette route était celle qu'avait empruntée Gil Scott-Heron, né à Chicago, en 1949, d'une mère afro-américaine et d'un père jamaïcain, puis élevé par sa grand-mère dans le Tennessee, avant de retrouver sa mère dans le Bronx des années 1960 ? Sous sa plume, le chanteur devient Sammy Kamau-Williams,

nom à la fois kényan et afro-américain, qui marque le changement du projet du livre. « Je ne voulais pas d'un roman naturaliste sur les grands jalons de la vie de Gil, explique-t-il. Il avait scellé la question, peu avant sa mort, en écrivant une autobiographie, assez expurgée, *La Dernière Fête* [L'Olivier, 2014]. Ce qui m'intéressait, c'était les idées et la poésie qui se dégagent de sa vie. » Et puis ce souffle qu'il y entend, qu'il nomme « le Gulf Stream », « ce courant qui traverse tout le monde noir ».

Waberi plonge dans ce monde et ses musiques, s'inspire de ses voyages dans le sud des États-Unis, au Brésil, à Cuba. Il écoute *Spirits* (1994), album dans lequel Gil Scott-Heron rêve de retourner au Tennessee, « pays » de la grand-mère et des esprits ramenés d'Afrique. Après deux ans de travail, l'écrivain s'accorde des pauses, de plus en plus grandes, pour se consacrer à une autre de ses passions : la musique et la poésie soufies, notamment celle de Djalâl ad-Dîn Rûmî (1207-1273). Une relation inattendue se crée dans son esprit. « J'ai réalisé que les musiques soufies et noires, si on oublie un instant les contingences historiques, évoquent le même désir humain : dépasser sa condition d'être fini et aller vers ce qu'un Brésilien appelle les orishas et qu'un soufi nomme : Lui, Dieu, l'Aimé... »... Et si Scott-Heron

s'était tourné vers la spiritualité, comme John Coltrane avant lui, aurait-il pu s'en sortir ? Résister aux démons de la drogue ? L'hypothèse sera le guide de Waberi dans la nouvelle version du roman qu'il élabore.

Enfin, l'un des guides. L'autre, c'est un chat, nommé Paris, que l'écrivain a en tête depuis le tout début. Depuis qu'il s'est « posé la question de la voix ». A l'époque, il avait envisagé de faire appel à la grand-mère de son personnage. « Mais ça clochait : elle ne l'a connu que jusqu'à ses 12 ans. Ensuite, j'ai pensé à une galerie de femmes : sa mère, ses amantes. Mais je voulais éviter les clichés sur la famille noire américaine dysfonctionnelle et le pathos qui transpire d'un biopic comme *Bird*, de Clint Eastwood, sur *Charlie Parker* [1988]... » Un matin, l'écrivain tombe sur un

Chez l'écrivain, natif de Djibouti, le destin du chanteur fait écho à une passion pour le monde noir

article du *New Yorker* où il apprend que Scott-Heron avait un chat nommé Paris. « Je me suis écrié : "Enfin ! J'ai mon roman !" » A notre air interdit, il oppose un

Extrait

« Avec presque rien, l'univers tout entier se tient (...) dans l'infini comme une chanson qui tourne sur elle-même. Avec presque rien, la roue de la chanson continue de tourner. Avec presque rien, chaque être pousse un petit air en résonance avec la grande chanson universelle. Et chaque nourrisson qui vient au monde démarre sa vie par un premier arpegge en forme de cri incompréhensible pour nos oreilles d'adultes insensibles. Et pour cause, nous avons perdu la faculté de nous émerveiller au rythme de la première des chansons : celle qui passe pieusement de bouche en bouche, de talus en talus, de planète en constellation. »

LA DIVINE CHANSON, PAGE 27

sourire paisible et développe : « Aux États-Unis, la question raciale est partout. Je ne voulais pas l'éviter, mais je ne voulais pas non plus qu'on plaigne Scott-Heron ou qu'on le juge. Imaginez l'histoire racontée par sa dernière compagne, une Néo-Zélandaise blanche... » Un féliné pour éviter de réduire la trajectoire d'un homme à une histoire de races ? Le stratagème fonctionne. Epousant le virage spirituel pris par le livre, Paris deviendra soufi et le roman, un conte oriental.

La Divine Chanson, au final, est « un roman très intime, comme le confie son auteur. Toutes ces voix,

ce sont des projections de moi. » Mais pas seulement. L'écrivain a recours à une « belle métaphore des soufis » : « Si vous voulez savoir ce qu'est Dieu, disent-ils, prenez un miroir et cassez-le. Chaque religion s'est approprié un morceau du miroir et dit : "Dieu, c'est ça !", en voulant imposer sa vérité. Mais *La Divine Chanson*, c'est le miroir entier. » Longtemps, Waberi s'est vu comme le témoin de Djibouti, auquel il a consacré sa première trilogie (*Le Pays sans ombre*, *Carnet nomade*, *Balbala*, *Le Serpent à plumes*, 1994, 1996, 1997). Ce roman semble être pour l'écrivain celui de l'ouverture, d'une libération, qui nous parle de la divine chanson qui fait tourner le monde. ■

Fragilité de toute vie

QUAND *La Divine Chanson* s'ouvre, Sammy Kamau-Williams, personnage qui ressemble à s'y méprendre au

poète et chanteur afro-américain Gil Scott-Heron (1949-2011), est déjà mort. A côté de son corps, Paris, un chat extrêmement bavard. L'animal nous dira tout de son maître. De sa vocation précoce née dans le Tennessee aux concerts à guichets fermés au New Morning, à Paris, des poèmes écrits dans la précarité new-yorkaise au blues magique des premiers disques, de la drogue à la prison. En conteur-derveille tourneur, Paris se libère de la chro-

LA DIVINE CHANSON, d'Abdourahman A. Waberi, Zulma, 240 p. 18,50 €.



Gil Scott-Heron, 2010. PAUL TOMLINS/LEBRECHT/RUE DES ARCHIVES